

## LA RUMEUR COMME TECHNIQUE D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE DANS « MONSIEUR L'INSPECTEUR » D'ALFRED DOGBE

**Amadou Saïbou Adamou**

Université Abdou Moumouni, Niamey,  
Département Lettres Modernes/Option Sciences du langage

### Introduction

Notre étude se veut une analyse sémiotique et sociologique de la rumeur dans la nouvelle littéraire, « Monsieur l'inspecteur », de l'écrivain nigérien Alfred Dogbé<sup>1</sup>. Il s'agit d'une courte histoire, référant à une société sahélienne, qui actualise le phénomène de la corruption sous le régime de la rumeur. Dans une ville anonyme et pauvre, l'arrivée (non vérifiée) d'un inspecteur d'État, pour un contrôle des finances publiques, donne l'occasion à la rumeur de se construire et de s'amplifier, pour provoquer une folie meurtrière. La nouvelle s'achève justement sur une émeute brusque et tragique dans un lycée où, « en cette honteuse matinée d'inconscience et de démission, le surveillant général regardait les décombres de la discipline qu'il avait instaurée dans le lycée. Une colère immense étouffait son désarroi. Et il se demandait : "qui donc m'a confectionné cette merde ?" » (Alfred Dogbé, 1995 : 62). Le lycée se présente de ce fait comme l'onde de choc d'une endémique rumeur que la ville, minée par la misère et la corruption, portait depuis bien longtemps.

La nouvelle « Monsieur l'Inspecteur » met donc en relation structurelle deux genres, deux pratiques discursives qui constituent chacune un système signifiant : la rumeur et la nouvelle littéraire. C'est pour mieux expliquer le travail de "recyclage" du genre moral par l'écriture de la nouvelle que nous envisageons d'étudier cette nouvelle sous le double regard de la sémiotique et de la sociologie.

L'analyse sémiotique « vise la description de la forme du sens, non le sens mais l'architecture du sens. Le sens sera alors considéré comme un effet, comme un résultat produit par un jeu de rapports entre des éléments signifiants. » (Kerbrat-Orecchioni, 1979 : 8). Trois catégories sémiotiques intéressent notre analyse : la segmentation, la spatialisation et l'énonciation. Ces catégories nous permettent d'étudier la séquentialisation et la cohérence de la nouvelle ainsi que la territorialisation de la rumeur et son énonciation. Nous mettons ces notions en écho avec des éléments de sociologie, plus exactement avec deux conceptions sociologiques connues du phénomène de la rumeur :

- La première est celle qui considère la rumeur comme le symptôme (ou l'effet) d'une société en crise. Philippe Aldrin (2011) observe ainsi :

Il est vrai que systématiquement des rumeurs surgissent dans des moments de panique. Les instances qui œuvrent ordinairement à attester les informations ne sont alors plus en mesure de répondre à la demande urgente d'informations ou sont discréditées. La rumeur est ainsi intrinsèquement associée aux situations d'anomie

---

<sup>1</sup> « Monsieur l'Inspecteur », in *Les cauris veulent ta mort*, coédité en 1995 par les Editions du Ténére et Sépia, pp. 51-62.

sociale. D'où sa collusion traditionnelle avec la déraison et la foule, et en sinistre écho l'interminable litanie des émeutes, lynchages et hallalis qui émaillent l'histoire. (Aldrin 2011)

- La seconde, moins pessimiste, où la rumeur est perçue comme une stratégie d'interactions sociales. Dans cette optique, la rumeur s'inscrit dans

cet univers des paroles qui s'échangent, sans cesse, dans le foisonnement et la banalité des relations humaines. De multiples mini-rumeurs, qui restent confinées dans les cercles restreints de la famille, du lieu de travail, du quartier, du village, courent sans vergogne. Nous baignons tous dans un « bouche à oreille » permanent, dont certains sont particulièrement friands. (Paillard, 1990 : 131)

Nous nous évertuerons donc à joindre à l'analyse du langage de la nouvelle la signification sociale de la rumeur. Ainsi, après avoir identifié leurs différentes caractéristiques, nous essayons de dire les points communs entre rumeur et nouvelle littéraire. La segmentation de la nouvelle nous permettra ensuite de déterminer l'organisation du récit et d'établir la géographie de la rumeur dans « Monsieur l'inspecteur ». Nous tenterons enfin, après avoir étudié les modalités d'énonciation en cours dans le texte, de décrire la conscience sociale de la rumeur dans la nouvelle de Dogbé.

## 1. Nouvelle et rumeur

La nouvelle littéraire est diversement définie. On retient habituellement que c'est un récit bref, de construction dramatique, qui met en scène des personnages peu nombreux dont la psychologie n'est présentée que d'une façon fragmentaire. L'univers de la nouvelle, par les personnages, les événements, les lieux et les objets qu'il convoque, fait appel à la réalité. Le récit est en général concentré autour d'un seul événement et les personnages réagissent à cet événement qui constitue le cœur de l'histoire. En général, le dénouement de l'histoire (appelé chute), est inattendu. Toute la narration prépare alors cette chute qui constitue, du coup, pour le lecteur, une voie royale pour la réinterprétation de la nouvelle.

Quant au concept de rumeur, sa définition est aussi loin d'être précisée. Le dictionnaire *Le Petit Robert* en donne entre autres la définition suivante : « bruit<sup>2</sup> qui court, nouvelle qui se répand dans le public, dont l'origine et la véracité sont incertaines. » À partir des termes *bruit* et *nouvelle*, nous pouvons donner trois dimensions de la rumeur :

- c'est un bruit, c'est-à-dire un phénomène sensible (sonore, olfactif, tactile, visuel), un paysage complexe qui sert de toile de fond, de milieu d'incubation à la rumeur verbale habituellement connue

- la rumeur est aussi une énergie interne, latente, qui dort en chaque personne et au sein du groupe social auquel l'on appartient. Cette énergie, faite d'une mémoire fantasmatique, de pensées et de ressentiments, peut, sous les influences diverses de l'ambiance environnante (le bruit), se manifester sous des formes variées

- la rumeur est, enfin, une parole vive expansive, créatrice ; elle catalyse les deux énergies (interne et externe) précitées. Très répandue et parfois réellement prisée (Francis Gingras utilise la goûteuse périphrase « déesse aux cent bouches »

---

<sup>2</sup> C'est nous qui soulignons.

(Gingras 2004 : 88) pour la nommer), la rumeur, en tant que parole roulante, se présente comme un traitement particulier de l'information.

Chez les individus ou au sein des groupes humains, la rumeur naît et agit donc sur trois paliers : un arrière-fond (le bruit externe), un fond (le traitement subjectif et axiologique du bruit) et un premier plan (la parole et ses retombées parfois subversives). Ces paliers correspondent, dans une certaine mesure, aux trois étapes de gestation d'une rumeur établies, dans un langage métaphorique empruntée à l'entomologie, par Françoise Reumaux (Reumaux 1996) : le stade larvaire, le stade nymphal et le stade d'éclosion.

Même si la nouvelle « Monsieur l'inspecteur » privilégie le « stade d'éclosion »<sup>3</sup> (celui de l'expansion et de l'amplification de la parole), elle rend compte de façon significative des deux autres stades qui le précèdent : d'une part l'ambiance générale d'une ville pauvre, mal gouvernée, grillée par la chaleur du soleil et le feu de l'harmattan ; d'autre part les susceptibilités et états d'âme que cette ambiance soulève chez les habitants de la cité. Le tout forme un formidable terreau pour la parole rumorale.

Partant de l'acception de la rumeur comme « parole circulante » Michel-Louis Rouquette, pour sa part propose une caractérisation sociologique du phénomène, sur la base de la coalescence de quatre traits relevant de sa production et de sa réception (Rouquette, 1990 : 119-121) :

a) « L'implication des sujets transmetteurs » : la rumeur implique toujours, peu ou prou, ceux qui la relaient. « Qu'il s'agisse d'assimilation ou de différenciation sociales, d'explications sur mesure ou de visée pragmatique, les contenus produits et propagés se rapportent à des caractéristiques de l'existence actuelle des individus. »

b) Le deuxième trait est celui de « l'attribution ». La rumeur, dit Rouquette, « est un discours rapporté : non pas la signalisation d'un événement, mais le compte rendu de la signalisation d'un événement ; non pas un témoignage, mais le témoignage d'un témoignage. [...] Ainsi le contenu des rumeurs est-il invérifiable directement. » L'attribution recouvre deux formes : elle peut être générale et anonyme ou dévolue à « une personne ou un groupe dont la compétence est en principe reconnue par les partenaires de l'échange. »

c) L'autre trait de la rumeur est « la négativité. » La rumeur privilégie les perspectives négatives : « menaces, agressions, dangers, situations aversives et dégradation morale en fournissent l'ordinaire. »

d) Le dernier trait est celui de « l'instabilité » relative du message de la rumeur. « Le destinataire déforme ce qu'il a entendu par oubli, ajout ou restructuration ; il tire le message dans le sens de ses préoccupations ou de ses obsessions et lui donne une « bonne forme » cognitive grâce à diverses opérations de transformation. »

Pour Jean-Louis Dufays enfin, la rumeur, en tant que parole, relève du récit et se déploie en trois phases « à savoir la phase de production, la phase de réception

---

<sup>3</sup> C'est une des caractéristiques structurelles habituellement donnée à la nouvelle littéraire que de la commencer à partir du point culminant de l'histoire narrée (ce qu'on appelle les débuts *in medias res* des récits).

et la phase de relais » (Dufays 2004 : 28). Pour cet auteur, la rumeur se reconnaît par conséquent à travers six traits distinctifs : c'est

*une information qui est diffusée largement, sous la forme narrative et le plus souvent oralement (mais parfois aussi par écrit ou par l'image [...]), qui ne fait pas l'objet d'une attestation légitimée et qui est propagée le plus souvent (mais pas toujours) dans le but de nuire à quelqu'un ou de contester une vérité établie<sup>4</sup>.* (Dufays 2004 : 25)

Remarquons qu'en définissant la rumeur à partir des pôles de sa production et de sa réception, Jean-Louis Dufays privilégie plutôt le point de vue du déroulement social du phénomène – ce qui relève effectivement d'une narrativité – et non celui de la forme du contenu de l'énoncé, celui de sa constitution en récit. La rumeur est d'essence discursive<sup>5</sup>. Elle peut évidemment intégrer des séquences de type narratif, descriptif, argumentatif..., pour dire et faire valoir son propos.

La rumeur se distingue donc de la nouvelle. On peut néanmoins reconnaître aux deux genres des points communs : en général, ce sont tous deux des énoncés brefs dont les contenus sont étonnants et inhabituels. L'histoire qu'ils énoncent (ou ébauchent) est, en général, unique et se présente comme vraisemblable. Si la nouvelle littéraire privilégie souvent le moment le plus tendu de l'histoire correspondant au stade d'éclosion de la rumeur, les deux genres se présentent chacun comme l'énoncé d'une crise dont le dénouement est le plus souvent inattendu.

Pour croiser le genre de la nouvelle au genre rumoral, Dogbé choisit de raconter l'histoire d'un invisible héros (Monsieur l'Inspecteur), à travers les commentaires de personnages secondaires du récit et d'un narrateur dont le rôle consiste à désigner ces personnages et à les situer dans un contexte spatio-temporel donné. De ce fait, l'écriture de « Monsieur l'Inspecteur » restreint la dimension narrative de la nouvelle. Elle s'investit alors dans ce que Jean-Pierre Blin appelle un « narratexte », c'est-à-dire « l'ensemble des éléments qui concourent à enchâsser l'histoire, à l'embellir, à l'enrichir de considérations morales ou philosophiques, bref tout ce qui, intégrant et dépassant la narration primitive, lui confère une dimension irréductible aux simples données de l'intrigue.<sup>6</sup> » Cette organisation du récit et cette gestion particulière de l'intrigue par la rumeur constituent justement les deux prochaines étapes de notre analyse.

## **2. Architecture de la nouvelle et territoire de la rumeur dans « Monsieur l'inspecteur »**

« Monsieur l'Inspecteur » s'ouvre sur une formule atmosphérique que l'on retrouve (avec ses variantes) dans le texte sous forme anaphorique : « sur la ville écrasée de chaleur, les tourbillons intermittents de l'harmattan... » (Dogbé, 51). Cette formule qui donne le ton à la nouvelle remplit entre autres une fonction textuelle et une fonction référentielle.

<sup>4</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>5</sup> Pour rester dans la distinction opérée par Benveniste entre discours et récit.

<sup>6</sup> Jean-Pierre Blin, cité par Camélia Handfield, *Dans le vide* suivi de *Étude de l'évocation dans le recueil de nouvelles Qui a tué Magellan ? de Mélanie Vincelette*, Mémoire en études françaises soutenu à l'université de Sherbrooke, 2012, pp. 50 à 51.

Sur le plan textuel, la formule fonctionne en général comme un organisateur textuel, une sorte de démarcateur linguistique des différentes séquences du texte. Signalons que selon Jean-Michel Adam, la séquence

peut être définie comme une structure, c'est-à-dire comme :

- un réseau relationnel hiérarchique : grandeur décomposable en parties reliées entre elles et reliées au tout qu'elles constituent ;
- une entité relativement autonome, dotée d'une organisation interne qui lui est propre et donc en relation de dépendance/indépendance avec l'ensemble plus vaste dont elle fait partie. (Adam, 1994 : 111)

Pour Roland Barthes, « une séquence est une suite logique de noyaux, unis entre eux par une relation de solidarité : la séquence s'ouvre lorsque l'un de ses termes n'a point d'antécédent solidaire et elle se ferme lorsqu'un autre de ses termes n'a plus de conséquent » (Barthes, 1977 : 29).

L'analyse sémiotique du discours précise ses termes dont parle Barthes en les transformant en critères observables que sont les acteurs, le temps et l'espace dans le récit. Les séquences sont donc déterminées à partir de critères linguistiques, discursifs et narratifs.

Sur cette base, et sans entrer dans le détail, on pourrait décomposer la nouvelle « Monsieur l'Inspecteur » en six séquences :

1) La rumeur dans un marché de la ville qui annonce l'arrivée de l'inspecteur : « Sur la ville écrasée de chaleur, les tourbillons intermittents de l'harmattan... Le souffle du vent balayait le marché désormais désert (p. 51) [...] le jour de l'arrivée de Monsieur l'inspecteur. (p. 52) »

2) L'anticipation de la visite de l'inspecteur par la ville toute entière : « Depuis une semaine la rumeur annonçait cette mission (p. 52) [...] Il nous délivrera. (p. 53) »

3) La rumeur dans une rue commerciale « La ville attendait, surexcitée et explosive (p. 53). [...] ouvert les vannes du caquetage imbécile. (p. 56) »

4) La rumeur dans un bistrot de la ville : « La ville attendait, déjà repue et vengée et les souffles mesquins de la revanche réglèrent leurs comptes (p. 56) [...] Le petit vieux sentit les souffles froids et cruels de l'harmattan lui cingler le visage. (p. 59) »

5) La rumeur du festin et celle du départ de la ville de l'inspecteur : « La ville attendait, traversée par les souffles froids et cruels de l'harmattan. (p. 59) [...] Monsieur l'Inspecteur réservait la primeur de ses conclusions au chef de l'État lui-même. (p. 60) »

6) L'émeute dans le lycée : « Ce jour-là, les souffles de l'harmattan passaient sur la ville. (p. 60) [...] « Qui donc m'a confectionné cette merde ? » (p. 62) ».

Ces six scènes discursives peuvent être regroupées en trois temps forts de l'histoire : le temps de l'illusion (l'attente de la prometteuse visite de « Monsieur l'Inspecteur ») (scène 2) ; le temps des remises en cause de la mission de l'inspecteur (scènes 1, 3, 4 et 5) ; l'émeute qui suit le départ de la ville de l'inspecteur (6). Ces trois moments s'actualisent dans le texte par un parcours paradoxal entre le récit et l'histoire : alors que la narration est marquée par une gradation de la tension, les protagonistes de la rumeur (on considère la ville comme

un acteur collectif) vont évoluer entre espoir et désillusion pour les uns, entre indifférence et trouble social pour les autres (les jeunes lycéens).

Le plan référentiel est marqué par la mise en relation du texte et du dehors du texte. La formule introductive, « sur la ville écrasée de chaleur... », renvoie en l'occurrence à un dehors rappelant en toute évidence la zone sahélo-saharienne où la chaleur est parfois extrême et où, exclusivement, souffle l'harmattan. En particulier, la formule et le discours qu'elle inaugure modélisent l'expérience du contexte socio-politique du Niger, marqué par la mal gouvernance et les promesses réitérées (mais jamais satisfaites) des pouvoirs politiques successifs, de lutter contre la corruption et le détournement des deniers publics<sup>7</sup>.

À l'intérieur du texte, la formule (et ses très variables reprises) permet une contextualisation de la rumeur. Ainsi, elle permet au narrateur d'introduire les espaces de prédilection du phénomène : marché, bar, rues, école ; d'évoquer les causes réelles ou fantasmées de la rumeur : l'enrichissement et la corruption de l'élite dirigeante, le déficit d'information publique fiable et, par-dessus tout, la division de la société en deux mondes inégaux que le récit met en tension :

- un monde « populaire », concret, composite, tenu éloigné des nouvelles officielles et des fructueuses affaires, mais un monde plein de vitalité, qui prolifère en rumeur (« les rues grouillaient de l'écho de magouilles sordides. Tout le monde savait désormais où étaient passés les fonds disparus... » Dogbé, *op. cit.* : 52) ;

- un monde des élites et des décisions silencieux, fermé et opaque. Ce monde forme une société de connivence où les détourneurs de deniers publics fêtent avec ceux qui ont la charge de les contrôler : « une fête ! Il fallait voir, mon cher, hier au quartier administratif. Tous y étaient [...] Il y avait tout en abondance. Ils avaient bu, mangé et dansé. Ils avaient pris une photo de famille avec Monsieur l'Inspecteur. Une photo instantanée où tous souriaient. » *op. cit.* : 59-60).

La formule est enfin un biais pour énoncer les effets dévastateurs de la corruption sur la ville : « les bourrasques courroucées de l'harmattan passaient... et la ville vivait dans la douleur. » *op. cit.* : 60).

En filant la métaphore atmosphérique, Dogbé donne un caractère ubiquitaire à l'harmattan. Présenté au départ, comme un phénomène naturel externe, un vent sec avec ses « tourbillons intermittents » (*op. cit.* : 51), ou « ses souffles froids et cruels » (*op. cit.* : 59), l'harmattan se mue progressivement en un phénomène socialisé, en un acteur d'autorité qui agit sur les attitudes et les comportements des habitants de la ville. C'est ainsi que l'harmattan dépose sur les « peaux flasques et ridées » des vieilles marchandes, un « mélange de sueur et de poussière » (*op. cit.* : 51), rajoutant un écueil tactile aux difficiles conditions matérielles de ces femmes. Mais ce vent ne se colle pas seulement aux corps, il se mêle à la parole, comme si son dard aigu « avait libéré la bouche du commérage éhonté, enlevé le bâillon du silence intéressé, ouvert les vannes du caquetage imbécile » (*op. cit.* : 56). Ainsi, le « bruit » du contexte s'ajoute aux ressentiments des hommes pour nourrir la

---

<sup>7</sup> En écrivant sa nouvelle, Dogbé n'a certainement pas oublié toutes les commissions de lutte contre la corruption et le détournement du bien public mises en place par les régimes politiques successifs du Niger depuis 1974, les débats controversés qu'elles ont soulevés et les résultats plutôt mitigés qu'elles ont obtenus.

rumeur : de partout, « l'information court, portée par les souffles sournois du désir et de la jalousie » (*op. cit.* : 55) ; « et les souffles mesquins de la revanche réglèrent leurs comptes aux puissants... » (*op. cit.* : 56). Allant crescendo, l'harmattan se mêle même au silence, et transforme l'indifférence en une rageuse indignation : « les souffles intempestifs de l'indignation pénétraient le silence immaculé de la démission, tel le castrat qui étreint la vierge » (*op. cit.* : 57). La tension sociale atteint son sommet lorsque, après avoir fêté toute une nuit avec ceux qu'il est censé auditer, « Monsieur l'Inspecteur » repartit comme il était venu, silencieux et indifférent à la misère et surtout à la soif de justice des habitants de la ville : « le convoi passa dans les rues poudreuses de la petite ville qui se délectait des échos de la fête. [...] Le convoi de la vérité passa, qui emportait les soupçons, les craintes et les espoirs de la petite ville » (*op. cit.* : 60).

La fin de l'histoire (la chute de la nouvelle) est apocalyptique. La rumeur, transportée par les (ou transformée en) furieux souffles de l'harmattan, trouve un espace favorable fait de naïveté et de fougue, un lycée où elle installe son onde de choc : « les bruissements de la veulerie et les mirages de l'équité avaient couvé le typhon de la candeur » (*op. cit.* : 61). C'est une école en ruine, qui compte ses morts et ses blessés, que le surveillant découvre « en cette matinée où les souffles embarbouillées de l'équité avaient brisé les bornes mesquines des murmures scandalisés, rompu les digues hésitantes des chuchotements fallacieux, franchi les barrières indécises du silence véral et des indignations momentanées » (*op. cit.* : 61).

La métaphore atmosphérique est donc un moyen stylistique approprié pour configurer l'espace éclaté de la rumeur et pour structurer le récit de Dogbé. Elle insinue dès l'incipit l'ambiance de la nouvelle, préparant ainsi sa chute, comme le veut la tradition scripturaire du genre. En effet, pour Daniel Gronjwsky, cette façon de structurer la nouvelle

exige une concentration minutieuse, du fait qu'y coïncident une convergence et une maximisation des effets dramatiques ainsi que des effets pathétiques (événements, atmosphère). Le coup de théâtre qu'elle aménage ne va pas sans dissimulation, ou du moins sans une certaine rétention de l'information en vue d'un dévoilement subit [...] qui oblige le lecteur à reconsidérer l'histoire sous un jour nouveau. (Gronjwsky, 2005 : 140)

### 3. L'énonciation de la rumeur dans « Monsieur l'Inspecteur »

En tant qu'énoncé, tout texte (la nouvelle y compris) présuppose et intègre logiquement une instance et un acte d'énonciation observables par un dispositif énonciatif manifesté par les prises de parole, les dialogues, les discours rapportés, etc. Ainsi par exemple, le récit met en place une composante narrative du texte avec son univers (marqué par des indications actérielles, temporelles et spatiales) et des dispositifs énonciatifs dont l'agencement particulier modélise l'énonciation dans le discours.

L'énonciation dans la nouvelle « Monsieur l'Inspecteur » modélise la rumeur ; elle est soutenue par deux instances distinctes : le narrateur et les protagonistes de la rumeur. Le narrateur, en général, présente les lieux et les événements : « le souffle du vent balayait le marché désormais désert ; les marchands somnolaient, harassés de fatigue [...] Là-bas, sous de sordides assemblages de planches, de cartons et de

haillons, des vieilles femmes attendaient. Elles échangeaient d'amères remarques... » (*op. cit.* : 51).

Comme l'harmattan dont il décrit le vaste mouvement, ce narrateur est présent dans tous les espaces où s'énonce la rumeur. Pour en témoigner, en désignant les sources : « Les vieilles femmes annonçaient l'imminente déroute de la corruption (*op. cit.* : 51) [...] Depuis une semaine, la rumeur annonçait cette mission et devançait le déroulement (*op. cit.* : 52) ». Pour la relayer avec un certain détachement : « Et la ville avait devancé le verdict de Monsieur l'Inspecteur. De lourdes peines d'expropriation et d'emprisonnement avaient été distribuées » (*op. cit.* : 52). Enfin, pour confondre sa voix avec celle de la rumeur, sans prétention de s'en approprier pleinement. Pour cela, le narrateur a recours à des modalités de l'anonymat : des modalités totalisantes ou individualisantes (« Tout le monde savait, Toute la ville savait..., Personne, absolument personne n'ignorait que..., chacun sût... » (*op. cit.* : 52)) ; l'utilisation de l'indéfini (« on aurait entendu... » (*op. cit.* : 55), « on avait vu... » (*op. cit.* : 59)), du conditionnel (« le coordonnateur local des coopératives [...] aurait cherché... » (*op. cit.* : 56)) ou du discours direct (authentifié par la présence des guillemets mais sans que ne soit identifié le locuteur (« L'Inspecteur ne peut fermer les yeux sur leurs ignominieuses tractations. Cet authentique petit-fils d'un terrible féticheur n'a rien à craindre... » (*op. cit.* : 55)).

Mais pour donner plus de vitalité à la rumeur, le narrateur cède la parole aux personnages mêmes de l'histoire qui s'expriment directement, comme dans cet échange controversé entre les clients d'un bar (*op. cit.* : 58-59), ou dans cette altercation verbale qui a mis le feu au lycée, quand Souéba avait crié à la face de son camarade de classe Madou : « Va te faire voir, fils de voleur, va te faire voir ! ». Le discours direct intervient alors comme un propos, une information de première main, digne de foi. Comme le dit Grojnoswky (2005 : 124), le discours direct « contribue à avérer l'histoire par une authentification qui pour être conventionnelle, n'en est pas moins opératoire (de la même manière que la photographie « avère » l'information verbale qu'elle accompagne ».

À ces modalités d'énonciation, s'ajoute le ton du discours rumoral qui varie selon le contexte d'énonciation et les événements évoqués. Dans « Monsieur l'Inspecteur », le ton du discours est évidemment dramatique lorsque le récit évoque les conditions de vie des habitants de la ville ; il est rusé lorsqu'il s'agit de propos médisants que tiennent des jeunes commerçants de la rue sur les belles femmes de la pègre qui passent. Le ton est sarcastique lorsqu'il appuie le discours revanchard : « Alio [...] racontait. Il mimait les sueurs froides, les explications confuses et les justifications embrouillées de son patron [lors du contrôle de l'Inspecteur] » (*op. cit.* : 56). Le ton est même agressif quand le narrateur parle des actions de l'harmattan ou quand les élèves reprochent à certains de leurs camarades le comportement de leurs pères. Enfin, le ton devient tragique lorsque le narrateur décrit l'ambiance de la cour du lycée à l'heure de sa « folie meurtrière ».

C'est donc par cette hétérogénéité énonciatrice et tonale que la nouvelle recompose l'ambiance sociale des milieux mal ou sous informés. En refusant de confier la narration du récit à un narrateur unique, et en y multipliant les tons, en fonction des locuteurs et des circonstances, la nouvelle de Dogbé se sert de la

rumeur en tant que parole anonyme et plurielle pour déplacer l'intérêt de l'histoire du personnage de l'Inspecteur vers les personnes anonymes composant le peuple.

Ces différentes modalisations du discours rumoral sont, selon les contextes et circonstances, pour faire effet sur les acteurs en présence. D'autant que « les rumeurs apparaissent dans des situations ambiguës, menaçantes ou potentiellement menaçantes, des situations où les personnes concernées ressentent le besoin de comprendre ou de se rassurer » (Di Fonzo et Bordia, 2006).

#### **4. Les raisons de la rumeur**

Quels sont les modes de réception et les effets que la rumeur a sur ceux qui la produisent ou l'entendent ? Autrement dit, quels sont les desseins poursuivis par la rumeur ? À quoi correspond sa récupération par l'écriture de la nouvelle ? Selon Jean-Louis Dufays,

de l'adhésion à l'incrédulité, en passant par la joie secrète ou la complicité honteuse, le récepteur de rumeurs révèle et déploie toute une gamme de postures interprétatives et axiologiques qui ne diffèrent pas, pour l'essentiel, de celles qu'on peut adopter à l'endroit des stéréotypes. (Dufays, 2004 : 29)

Dufays reconnaît que la rumeur a toujours un certain pouvoir sur ses auditeurs : pouvoir cathartique, affectif, cognitif, perlocutoire, etc. ; tout pouvoir qu'on retrouve dans la nouvelle d'Alfred Dogbé.

C'est un pouvoir cathartique et affectif que la rumeur exerce sur ces vieilles femmes du marché et ces jeunes commerçants de la rue qui, loin du monde juteux et hermétiquement fermé de la « magouille » politique et financière, délibèrent sur ce qui se tramerait dans cette partie nantie de leur ville. Selon Nicholas Di Fonzo et Prashant Bordia (*op. cit.*) citant Rosnow,

les rumeurs servent à la compréhension collective dans une situation ambiguë. Dans des contextes indéfinis, les gens tentent d'abord de comprendre individuellement, en recourant à leurs paramètres personnels de compréhension. Lorsque cette stratégie échoue, ils se mettent à discuter et évaluer des hypothèses informelles, collectivement. Ce sont ces hypothèses collectives et leur discussion qui sont la rumeur. (Di Fonzo et Bordia, 2006)

Pour les milieux sociaux tenus éloignés de la gestion publique, la rumeur constitue donc un espace où l'imaginaire travaille la parole et où la parole « compense » le bien matériel dont ils sont privés. C'est ainsi que, dans « Monsieur l'Inspecteur », la ville parle :

- elle fait l'état des lieux de la corruption des fonctionnaires : « la petite ville avait recensé et évalué leurs biens réels et imaginaires [...] La ville attendait la chute de ses maîtres vomis, enviés et craints. Celle de Boukar, car on l'a vu débarquer ici maigre et affamé comme un enfant abandonné ; celle de Tinni [...] ; celle de Chani [...] ; la ville citait aussi Tanko et Komi : l'un avait envoyé six fois sa mère à La Mecque, l'autre livrait les jeunes filles de son lycée aux partouzes de ces mécréants... » (*op. cit.* : 52-53) ;

- elle décrit les objectifs de la mission de « Monsieur l'Inspecteur » : « Monsieur l'Inspecteur national devrait établir : l'origine et le volume de la fortune visible ou occulte des principaux cadres de l'État » (*op. cit.* : 52) ;

- elle dresse les qualités du personnage – virtuel mais central –, « Monsieur l'Inspecteur » : « [les vieilles femmes] vantaient la compétence vigilante et la probité indéfectible de Monsieur l'Inspecteur. [...] [L'Inspecteur est un] fonctionnaire rusé et pointilleux, inaccessible aux compromissions. [...] Il avait mis à nu tous les tripotages, toutes les magouilles abominables dans d'autres régions du pays. C'est un dur, un homme ! » (*op. cit.* : 52-53) ;

- elle connaît la destination des résultats de l'enquête : « Monsieur l'Inspecteur réservait la primeur de ses conclusions au chef de l'État lui-même » (*op. cit.* : 60) ;

- elle annonce même le verdict de Monsieur l'Inspecteur : « de lourdes peines d'expropriation et d'emprisonnement avaient été distribuées » (*op. cit.* : 52).

Devant le déficit d'informations fiables, voire le mutisme des gérants de la vie publique, l'imagination du petit peuple se déploie, les bouches se délient et le colportage entretient l'espoir, du moins il se substitue à l'explication et aide à gérer le manque. Ainsi, l'écriture de la nouvelle se saisit du puissant pouvoir fabulateur de la rumeur pour actualiser et mythifier le personnage non authentifié de « Monsieur l'Inspecteur » ; l'investissant des vertus du justicier que la ville attend depuis toujours.

Mais la rumeur peut conduire ses protagonistes à une mise à distance marquée soit par la critique négative, soit par l'indifférence. Dans « Monsieur l'Inspecteur », c'est une posture critique qu'adoptent par exemple deux enseignants, des clients habituels d'un bistrot de la ville. Ils épluchent les pratiques des détournés d'argent : « on leur demande de restituer les sous volés au peuple. C'est très simple ! Ils font appel à des amis qui vident momentanément d'autres caisses de l'État afin de régulariser la leur. Après l'inspection, tout redevient comme avant. Et le tour de passe-passe n'est même pas secret. » (*op. cit.* : 58).

Ils démasquent le double visage de « Monsieur l'Inspecteur » et la duperie politique : « ce qui me choque, moi, c'est d'entendre parler d'assainissement, de moralisation de la vie publique. Or, ce chien d'inspecteur use ouvertement de chantage et fait payer son silence en femmes, en bétail, en terres et en voitures. L'ignoble bouffon déniche les fraudes, s'en enrichit et passe pour un modèle de probité ! » (*op. cit.* : 58). « Une mascarade ! Une parodie de justice !... On se moque de nous ! », râle l'un des enseignants.

Tout le monde n'est cependant pas si passionné par la rumeur : « ragots d'aigris ! » finit d'ailleurs par se dire un autre client du bar, plus préoccupé par son jeu de billard que par le discours fielleux des deux enseignants qui lui parvenait.

Enfin, quand elle trouve un terrain fertile, la rumeur peut amener à une réponse physique et brutale à l'anomie qui l'a engendrée : « quand la rumeur désigne un coupable à la vindicte populaire, l'effervescence qu'elle génère peut conduire jusqu'au meurtre collectif » (Aldrin, 2011). C'est ce qui advient, à la fin de la nouvelle « Monsieur l'Inspecteur » : « Et la ville vivait dans la douleur en cette matinée où Taya, le meilleur de la classe succomba aux coups. Dans la classe quelqu'un l'avait traité de fils de voleur... » (*op. cit.* : 61), « La bagarre éclata, violente et confuse. » (*op. cit.* : 60), « La cour du lycée était maintenant dévastée, jonchée d'adolescents gravement blessés, filles et garçons hébétés qui baignaient dans leur sang... » (*op. cit.* : 61).

Profitant de la naïveté et de la fougue d'une jeunesse prédisposée à la violence, la rumeur désigne les coupables et appelle à leur sanction : « douloureuse matinée de mesquinerie où Diallo rapporta à ses camarades les forfaits du père de Mamane. Terrible matinée où ils refusèrent de partager les mêmes cours que les fils insolents des affameurs du peuple. » (*op. cit.* : 62).

Mais la plus angoissante des conséquences de la rumeur quand elle dégénère, est celle qui amène la conscience humaine à se poser — comme ce surveillant général de lycée devant son école dévastée — sans espoir de réponse, la question essentielle : « qui donc m'a confectionné cette merde ? » (*op. cit.* : 62).

En dernière analyse, on peut dire que la rumeur, qu'elle se présente sous la forme d'agent fabulateur, d'un point de vue critique ou d'un instigateur d'agitations sociales, apparaît comme la voie d'une quête de sens ; la quête d'intelligibilité d'un impératif vivre ensemble rendu difficile par les injustices et le cloisonnement des positions sociales. C'est sur la base de ces différentes caractéristiques du genre rumoral que s'appuie Alfred Dogbé pour structurer sa nouvelle selon les trois susmentionnées : le temps de l'illusion, le temps des remises en cause de la mission de l'inspecteur, enfin l'émeute dans le lycée.

## **Conclusion**

Alfred Dogbé a utilisé le mode particulier de communication et d'échange qu'est la rumeur, pour faire, dans la nouvelle, l'état d'une situation d'anomie sociale et ses effets. En présentant une société à double strate (celle des riches et celle des pauvres), et surtout en donnant la parole à la classe pauvre, en jouant sur la charge psychologique des acteurs mis en difficulté par la corruption et la misère ambiantes, sur la pluralité des voix et des opinions, et les possibilités subversives de la rumeur, le nouvelliste met la puissance du langage rumoral au service de l'écriture de la nouvelle.

On retient qu'Alfred Dogbé a réussi trois pirouettes scripturaires complémentaires les unes des autres :

- la première est textuelle ; c'est celle d'avoir su transplanter un genre discursif fluctuant, en l'occurrence la rumeur, dans un autre, la nouvelle, qui se veut économique et a priori normée. C'est dire que la nouvelle, comme le roman, est malgré sa concision, un genre ouvert, capable d'accueillir en son sein d'autres genres comme le conte, la légende, la rumeur, etc.

- La deuxième est discursive et référentielle. Dogbé a réussi à modéliser, dans cet architexte<sup>8</sup>, une dimension vivante de nos sociétés où l'information, soumise à des traitements variés, exaspère l'opposition sociologique entre administrateurs et administrés, entre pouvoir et peuple.

- La troisième enfin, relative à la structure profonde de la nouvelle, a une tonalité didactique : les sociétés inégalitaires font le lit à la rumeur, et qui sait, aux troubles. En effet, la rumeur, dit Bernard Paillard,

est une perturbation de la communication sociale. Infime lorsqu'elle n'est que bruit de fond, elle peut prendre des allures cycloniques lorsque nous sommes en système de

---

<sup>8</sup> Gérard Genette (1982) définit l'architexte comme un texte qui met en relation générique plusieurs textes.

dépression sociale [...] Si certaines rumeurs éclatent comme des orages, c'est parce que nous avons affaire à un climat social instable, susceptible de créer des turbulences difficilement contrôlables. Quand il se forme une zone de basse pression, selon toute une série de conditions difficilement prédictibles, il se peut que celle-ci se résorbe et soit rapidement colmatée, chassée par l'avancée de l'anticyclone. Il se peut aussi que, brutalement, arrivent les grandes tempêtes. Ce sont ces zones de basse pression qui posent problème. (Paillard, 1990 : 138)

L'harmattan continue à souffler sur le Sahel. La misère et la corruption se côtoient rageusement. Et les langues se libèrent de plus en plus. Sommes-nous, comme se le demande par ailleurs Bernard Paillard (*op. cit.*), « en zone de basse pression, en l'attente d'un cyclone ? Éclatera-t-il ou sera-t-il écarté ? ».

Dans cette perspective, la nouvelle « Monsieur l'Inspecteur » ne peut-elle pas être interprétée comme une sorte de sommation ? À moins qu'elle ne soit encore retenue que comme une de ces simples fabulations d'écrivain.

### Bibliographie

- ADAM, J.-M. (1994). *Le Texte narratif*. Paris, Editions Nathan (Fac).
- ALDRIN, P. (2011). « Rumeurs : il n'y a pas que la vérité qui compte », in *Sciences Humaines*, [http://www.scienceshumaines.com/rumeurs-il-n-y-a-pas-que-la-verite-qui-compte\\_fr\\_5199.html](http://www.scienceshumaines.com/rumeurs-il-n-y-a-pas-que-la-verite-qui-compte_fr_5199.html), consulté le 6 août 2014.
- BARTHES, R. (1977). « Introduction à l'analyse structurale des récits », in Barthes, R. et al. *Poétique du récit*. Paris, Editions du Seuil, pp. 7-57.
- BONHOMME, Julien, « Philippe Aldrin, *Sociologie politique des rumeurs* », <http://lhomme.revues.org/2584>, consulté le 13 août 2014.
- DIFONZO, N. et BORDIA, P. (2006). « Rumeurs, ragots et légendes urbaines Contextes, fonctions et contenus », in *Revue Diogène*, n° 213, 2006/1, <http://www.cairn.info/revue-diogene-2006-1-page-23.htm>, consulté le 28 août 2014.
- GENETTE, G. (1982). *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris, Seuil.
- GROJNWSKY, D. (2005). *Lire la nouvelle*. Lettres sup., 4<sup>e</sup> édition. Paris, Armand Colin.
- HANDFIELD, C. (2012). *Dans le vide suivi de Étude de l'évocation dans le recueil de nouvelles Qui a tué Magellan ? de Mélanie Vincelette*, Mémoire en études françaises, Université de Sherbrooke, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Département des Lettres et Communications, <http://savoirs.usherbrooke.ca/bitstream/handle/11143/5717/MR91035.pdf?sequence=1>, consulté le 6 août 2014.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (dir.), (1979). *Analyse sémiotique des textes*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- PAILLARD, B. (1990). « L'écho de la rumeur », in *Communications*, 52, pp. 125-139.
- REUMAUX, F. (1996), *La veuve noire. Message et transmission de la rumeur*. Paris, Méridiens Klincksieck (Sociétés).
- ROUQUETTE, M.-L. (1990). « Le syndrome de rumeur », in *Communications*, 52, pp. 119-123.